

de chez le gargonier, mais je ne touchai à rien. On nous avait acheté un matelas de crin qui était étendu sur la *seda*, sorte d'alcôve en forme de lit très haut. C'est là que mon mari, mes enfants et moi nous nous endormîmes, après avoir sorti les couvertures de la malle. Arrivés à minuit, une heure après nous étions couchés.

Il faisait grand jour quand nous nous réveillâmes. Je fis le tour de la maison arabe que mon mari avait louée pour six mois. Elle comprenait deux pièces assez grandes, beaucoup plus longues que larges. Dans chacune, il y avait une *seda* servant de lit. D'une troisième pièce, plus petite, partait un escalier conduisant à la terrasse où se trouvait une minuscule buanderie. La maison était meublée d'importantes étagères ; dans la courette, un banc en maçonnerie tenait lieu de potager, et, à côté de l'une des pièces, à hauteur de la taille, s'ouvrait le puits. Dans le fond d'un réduit sans porte, il y avait les cabinets.

Nous étions en plein quartier musulman, et je ne savais pas un mot d'arabe. Mon mari fit le jour même quelques emplettes indispensables : une corde et un tonnelet pour tirer l'eau du puits, des ustensiles de cuisine, un seau pour aller chercher l'eau à la fontaine, car celle du puits n'était pas potable.

Dès le lendemain, Belkacem reprit sa place au bureau. C'est Paul, un enfant de sept ans et demi, qui dut acheter le pain, les légumes, le café, le sucre, et puiser l'eau à la fontaine située à quelques mètres de la maison. Heureusement tout se trouvait à proximité. Parfois Henri, âgé de quatre ans et demi, essayait d'aider son frère à porter le seau, ou bien un voisin plus grandet, amenait le seau jusqu'à la porte et je le rentrais. Car je me serais trop singularisée, si j'étais sortie, visage découvert, parmi les musulmanes voilées.

Ne parlant pas un mot de la langue du pays, l'arabe, je me sentais bien désorientée. Une voisine me fit signe qu'elle vendait du charbon à deux sous le kilo, j'en achetai. Qui pourra dire ce que j'ai souffert à cette époque de l'exil, quand, mes enfants à l'école, mon mari au bureau, Jean endormi, je montais sur la terrasse qui donnait sur l'avenue, pour écouter avidement le langage des Chleuhs marocains qui ressemblait à celui de mon pays ! Les patrons de mon mari nous rendirent visite : la dame m'apporta une jupe et un corsage et m'invita à aller la voir chez elle, rue d'Algérie. Un jour, Henri se perdit. Il était sorti de la maison et avait suivi l'avenue Bab-Djedid. Mon mari alerta la police : on retrouva

de chez le gargonier, mais je ne touchai à rien. On nous avait acheté un matelas de crin qui était étendu sur la *seda*, sorte d'alcôve en forme de lit très haut. C'est là que mon mari, mes enfants et moi nous nous endormîmes, après avoir sorti les couvertures de la malle. Arrivés à minuit, une heure après nous étions couchés.

Il faisait grand jour quand nous nous réveillâmes. Je fis le tour de la maison arabe que mon mari avait louée pour six mois. Elle comprenait deux pièces assez grandes, beaucoup plus longues que larges. Dans chacune, il y avait une *seda* servant de lit. D'une troisième pièce, plus petite, partait un escalier conduisant à la terrasse où se trouvait une minuscule buanderie. La maison était meublée d'importantes étagères ; dans la courette, un banc en maçonnerie tenait lieu de potager, et, à côté de l'une des pièces, à hauteur de la taille, s'ouvrait le puits. Dans le fond d'un réduit sans porte, il y avait les cabinets.

Nous étions en plein quartier musulman, et je ne savais pas un mot d'arabe. Mon mari fit le jour même quelques emplettes indispensables : une corde et un tonnelet pour tirer l'eau du puits, des ustensiles de cuisine, un seau pour aller chercher l'eau à la fontaine, car celle du puits n'était pas potable.

Dès le lendemain, Belkacem reprit sa place au bureau. C'est Paul, un enfant de sept ans et demi, qui dut acheter le pain, les légumes, le café, le sucre, et puiser l'eau à la fontaine située à quelques mètres de la maison. Heureusement tout se trouvait à proximité. Parfois Henri, âgé de quatre ans et demi, essayait d'aider son frère à porter le seau, ou bien un voisin plus grandet, amenait le seau jusqu'à la porte et je le rentrais. Car je me serais trop singularisée, si j'étais sortie, visage découvert, parmi les musulmanes voilées.

Ne parlant pas un mot de la langue du pays, l'arabe, je me sentais bien désorientée. Une voisine me fit signe qu'elle vendait du charbon à deux sous le kilo, j'en achetai. Qui pourra dire ce que j'ai souffert à cette époque de l'exil, quand, mes enfants à l'école, mon mari au bureau, Jean endormi, je montais sur la terrasse qui donnait sur l'avenue, pour écouter avidement le langage des Chleuhs marocains qui ressemblait à celui de mon pays ! Les patrons de mon mari nous rendirent visite : la dame m'apporta une jupe et un corsage et m'invita à aller la voir chez elle, rue d'Algérie. Un jour, Henri se perdit. Il était sorti de la maison et avait suivi l'avenue Bab-Djedid. Mon mari alerta la police : on retrouva

l'enfant rue de la Casbah ; quelqu'un avait reconnu qu'il n'était pas du pays, et on l'avait ramené.

Le patron avait été d'avis que les enfants aillent à l'école chez les Frères séculiers de la rue d'Algérie. Il fallut d'abord les habiller. Nous leur achetâmes de petits costumes au rabais, et je leur confectionnai des tabliers à carreaux. J'avais bien peur, car ils devaient traverser toute la rue Algésiras où les tramways circulaient. Avant d'aller en classe, Paul, au Souk El-Asser, m'achetait le nécessaire pour les repas.

Les six mois de location passés, je dis à mon mari que le mieux pour nous serait d'habiter dans un quartier européen où je pourrais sortir comme les autres femmes. Il loua un petit appartement rue Sidi-el-Mordjani, en plein centre italo-sicilien. Avec la modique somme dont nous disposions nous n'avions guère le choix. Cet appartement, au rez-de-chaussée, n'avait que deux pièces minuscules, l'une carrée servant de salle à manger, l'autre pouvant contenir deux lits, et, dans un coin la malle. Nos affaires avaient été transportées dans la hotte d'un portefaix et nous avions pris une charrette pour nous conduire à notre nouvelle demeure.

Le dimanche qui suivit le déménagement, mon mari, à la salle des ventes, acheta un buffet et deux lits, l'un pour nous, l'autre pour les enfants. Nous étions tranquilles : dans la petite cuisine, j'avais le robinet d'eau ; les cabinets avaient une chasse et ne risquaient pas de se boucher comme ceux de la maison arabe.

Au rez-de-chaussée, sur le patio, vivaient deux autres ménages ; à l'étage il y en avait trois autres dont un allait partir pour l'Italie et le logement serait bientôt libre. Moins humide que celui du bas que nous occupions, je décidai que je le prendrais.

Mes voisines, des Italiennes, furent gentilles pour moi. Avec elles, j'allais au Souk faire mes courses. C'est ainsi que j'achetai une pile pour laver le linge et des ustensiles de cuisine. Quand je voulais tailler un vêtement et que je ne savais pas m'y prendre, elles ne refusaient pas de m'aider. C'étaient des femmes d'ouvriers, de maçons, mais elles savaient travailler et vivre de peu.



Au mois de décembre, j'eus un autre petit garçon. Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul qu'on avait intéressées à nous m'apportèrent une

layette. La femme du patron me fit don d'une paire de draps de fil et d'une douzaine de couches pour le bébé.

Nous étions très, très pauvres. Dès le début de décembre, tous les soirs, mon mari, qui n'aimait pas écrire, rédigeait des lettres de bonne année pour toutes les connaissances susceptibles d'envoyer un petit cadeau. C'est ainsi qu'il écrivait aux parrains et marraines d'Henri, de Jean qui habitaient Saint-Dizier, aux Pères Baldit, Justrob, Giraud et Dehuisseire. Et nous attendions les réponses à ces lettres avec impatience, espérant qu'un modeste mandat les accompagnerait. L'Abbé Godard, parrain d'Henri et de Jean, nous a beaucoup aidés ; c'est par billets de cent francs qu'il nous a secourus après notre départ d'Ighil-Ali.

Le patron et la patronne de Belkacem furent parrain et marraine de l'enfant qui venait de naître : on l'appela Louis-Marie. Le Père Justrob, un jour, m'apporta une sacoche d'artichauts et m'invita à me rendre, pour Pâques, avec les enfants, à Boukris, pour toute la journée. Il nous reçut cordialement. Tous les dimanches il voulait que nous allions à Carthage, chez les Pères, pour que les petits fassent un bon repas que lui-même paierait. A cette époque où, pour nous, la vie était très difficile, les missionnaires de Carthage nous furent d'un grand secours. Les enfants avaient surnommé le Père économe « Père Confiture ».

Le patron de mon mari était gérant de plusieurs immeubles. Un appartement s'étant trouvé libre, il nous l'offrit au loyer payé par le précédent locataire. En juillet, nous allâmes habiter ce nouvel appartement composé d'une grande cuisine, d'une très longue pièce étroite qui pouvait contenir un lit, une table et quelques chaises, et d'une autre pièce carrée assez spacieuse.

Ce logement, au premier étage, donnait sur la rue Chaker resserrée et peuplée. Tous les soirs des Italiens faisaient des sérénades en s'accompagnant de leur mandoline, et dans les patios, le samedi, ces braves gens organisaient des bals, et ils dansaient et chantaient tout en mangeant des fèves bouillies. Certaines voisines parlaient un peu le français et nous finissions toujours par nous comprendre, mais je me gardais de leur demander même une allumette. Ces gens vivaient d'une manière très simple. Avec de la semoule, les femmes pétrissaient des pains énormes qu'elles mettaient à cuire au four, elles les enveloppaient ensuite dans des linges afin qu'ils ne durcissent pas. A midi, c'était tous les jours le plat de macaronis à la tomate, et le soir, on posait sur la

table l'une des grosses miches et chacun en coupait à volonté, et faisait passer le pain avec une salade de variantes, du thon ou du fromage. Le vin ne manquait jamais.

Au mois d'août, j'eus la jaunisse, et le docteur m'ordonna d'aller à l'hôpital. Je ne pouvais rien avaler et ne me tenais pas sur mes jambes. A l'Assistance, on refusa de garder mes petits, car nous n'étions pas Français. Je partis quand même pour l'hôpital. Je suppliai tellement qu'on m'accepta. J'avais cru qu'on me laisserait mon petit enfant de neuf mois qui marchait tout autour du banc, mais la Sœur l'emmena dans une autre salle où, pour l'empêcher de se déplacer, on lui avait attaché ses petites mains aux barreaux d'un lit. J'écrivis aux Sœurs de Carthage de venir à mon secours ; elles prirent le bébé, ainsi que ses frères qui étaient à la maison. La jeune fille chargée de soigner le petit Louis-Marie, chez les Sœurs de Carthage, m'a raconté plus tard qu'il avait des plaies aux poignets occasionnées par les liens.

Je restai à l'hôpital du 17 août 1909 au début d'octobre, mais je sortis trop tard pour sauver mon enfant : huit jours après mon hospitalisation, il partait d'une entérite infectieuse. Je n'ai jamais pu oublier sa mort, dont je me sentais responsable. *Mektoub !*

Je ne pouvais plus supporter de vivre dans l'appartement de la rue Chaker : je voyais partout mon petit qui me suivait dans son trotte-bébé d'osier. Je voulus changer de logis. Dans la même rue, impasse de l'Eventail, il y avait une grande chambre avec une seule fenêtre et donnant sur un patio vitré ; je l'acceptai en attendant mieux, et nous déménageâmes encore.

Nous demeurâmes dans cette chambre, qui était spacieuse, d'octobre à décembre. En décembre, le voisin d'à côté abandonna son appartement : deux pièces carrées assez grandes, avec deux fenêtres sur rue et communiquant par une ouverture sans porte. Mais j'achetai de l'étoffe à bon marché et fis des rideaux, mis des étagères pour ne rien laisser traîner. Nous couchions dans une pièce et les enfants dans l'autre.



Pendant ma maladie, un chef de bureau de la Compagnie du Chemins de Fer était passé à l'agence où travaillait mon mari. Le trouvant seul, il lui proposa d'entrer aux Chemins de Fer. Mais il fallait un certificat médical. Belkacem passa la visite. Il craignait pour sa vue, car il avait un œil perdu par la variole. Il fut constaté que toute la force des deux yeux s'était portée sur un seul, et mon mari fut accepté. Le 9 décembre 1909, il débuta aux Chemins de Fer.

Avant de quitter son patron, mon mari avait demandé conseil aux Pères de Carthage. Ils furent tous d'accord pour l'engager à partir. Et le Père Justrob qui avait fait une visite au patron ajouta : « Si tu restes chez lui, à la fin de tes jours, il faudra que tu demandes un certificat d'indigence ! »

Je n'ai plus revu ce patron qui désirait que je sois la bonne de sa femme, entendait nous payer, mon mari et moi, cent vingt francs par mois, et qui, un matin que la montre de Belkacem retardait de cinq minutes, lui dit quand il arriva au bureau : « Souvenez-vous qu'il y a une heure pour entrer, mais qu'il n'y en a point pour sortir ! » Parfois, quand le travail pressait, mon mari passait une partie de la nuit à le finir, et jamais une heure supplémentaire n'a été comptée. Le patron refusa de nous régler le dernier mois de salaire. Mais le Père Vincent nous le paya en nous disant : « Laissez-le lui, ça ne le rendra pas plus riche ! »

Désormais, mon mari gagnait cent vingt francs par mois au lieu de cent, et nous avions plusieurs avantages, sans compter les permis de circulation : nous avons droit aux visites médicales gratuites et aux médicaments ; nous pouvions acheter du pétrole, du savon, au prix de revient. Mais ce qui surtout nous enchanta, c'est de pouvoir enfin retourner quelquefois dans notre pays, car, sans les permis, jamais nous n'aurions pu mettre assez d'argent de côté pour payer nos places.



Nous avons pris possession de notre nouveau logement. Comme voisins de palier, nous avons deux autres ménages, et la cuisine était commune. Je préfèrai acheter un fourneau à pétrole et faire à manger dans la salle qui servait de chambre aux enfants. Ainsi, je voyais les autres locataires seulement quand je prenais de l'eau à la cuisine, ou quand j'allais aux cabinets, ou encore à la petite buanderie située sur la terrasse.

Les enfants fréquentaient toujours l'école des Pères Maristes, lesquels avaient appris que mon mari avait quitté son patron, et que celui-ci ne s'intéressait plus à nous. Comme les enfants ne payaient pas, le surveillant vint un jour me prévenir que je ne devais plus les envoyer à l'école (j'ai su depuis que seuls les enfants fortunés étaient admis dans cette école). Je résolus alors de partir pour Ighil-Ali et d'y rester quelques mois, car j'étais très fatiguée. Mon mari demanda des permis et nous partîmes le 12 mai 1910. Nous fîmes le voyage d'une seule traite, sans nous arrêter à Constantine.

Nous étions encore habillés à la manière kabyle ; les enfants avec de petites gandouras blanches et de petits burnous en drap bleu. Belkacem, lui, avait acheté le costume du pays : seroual, gandoura et burnous, ainsi que la ceinture de soie.

Jean avait eu la fièvre durant le voyage, et dès son arrivée à Ighil-Ali, dut s'aliter : il avait la rougeole. A Tunis, c'était presque l'été, là-bas, dans nos montagnes, il faisait froid et on allumait du feu. Je m'installai à nouveau dans la maison aux provisions, vide maintenant. Mon beau-père était encore entouré de ses quatre femmes dont les deux dernières attendaient des enfants. L'un naquit dès les premiers jours de notre arrivée, l'autre le mois d'après : deux garçons dont l'un — fils de Smina-Tajlilith, appelé Mahmoud, et l'autre, de Zahra, prénommé Hacène, du nom du grand-père. J'appris qu'une des grandes propriétés, plantée d'oliviers, avait été vendue ; que ma jeune belle-sœur aux yeux bleus avait été répudiée par son mari Mohand-Arab, que celui-ci était fiancé à la sœur cadette de Zahra (la femme de son père) et que la noce se célébrerait bientôt. Les deux derniers champs avaient été mis en hypothèque pour cinq mille francs, afin de payer la dot et de faire les frais du mariage. C'était la ruine complète.

Mon mari ne resta pas longtemps avec nous, car il ne disposait que de quinze jours de congé.

Il fit un orage terrible en juin, il plut des journées entières, et la rivière était tellement grosse que le moulin put tourner de nouveau. Un troupeau de chèvres avait été noyé. J'avais acheté un sac de blé et en profitai pour le donner à moudre. L'année d'avant, en 1909, m'a-t-on raconté, il y avait eu une épidémie de typhus, plusieurs familles avaient été décimées.

Le grand-père maternel de Belkacem était, lui, mort de vieillesse. Taïdhelt était toujours dans la maison d'Amar : elle avait été atteinte du

terrible mal, était restée des jours et des jours sans connaissance. Pendant ce temps-là, sa fille et son fils auraient fini de vider la caisse du grand-père Hacène.

Après Jean, Henri avait eu la rougeole. Grâce au froid assez vif, je n'eus pas de peine à les empêcher de sortir. Paul était entré chez les Pères comme pensionnaire. Je demandai à la Mission un terrain pour que nous puissions faire construire une maison, en cas de besoin. Le Père Dehuisseire m'en promit un, à la condition de réserver un passage entre le voisin et nous. J'acceptai et, par lettre, avisai mon mari.

La veille ou l'avant-veille de mon départ, j'avais fait un rêve. J'étais debout devant la porte du vestibule qui regarde la cour. Je levai les yeux et vis des cordes tendues à travers toute la cour, des cordes et des cordes où séchait de la viande. Il y en avait, il y en avait ! Cette viande était dorée par le soleil, et je me dis en moi-même : « Tout cela, moi, je n'en profiterai pas, puisque je vais partir. » Soudain, surgit une femme près de moi, une femme que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vue. Elle mit sa main sur mon épaule et me dit : « Cela te fait de la peine ? » — « Oui, dis-je. » — « Ferme les yeux », ordonna-t-elle, et j'obéis, mettant ma main sur mes yeux. — « Ouvre-les, maintenant ! » Et j'ouvris les yeux. Toutes les richesses qui m'avaient frappée avaient disparu : « Tu vois, me dit-elle, de tout cela il ne restera plus rien. » Pas plus que je n'ai oublié le rêve de Mekla où l'oiseau du destin m'avait déposée en face de l'hôpital, ce rêve fait la veille de mon départ de la maison encore pleine de provisions et de ressources, je ne pouvais l'oublier.



Je passai toutes les vacances dans la maison ancestrale. j'y accouchai de mon fils Louis-Mohand-Seghir<sup>1</sup>. J'avais retrouvé certaines des vieilles femmes pour qui j'écrivais jadis des lettres destinées à leurs enfants travaillant en ville. Elles me dirent combien elles me regrettaient, car mes lettres leur portaient bonheur.

---

<sup>1</sup> . Le bébé mort à Tunis, d'une entérite infectieuse, s'appelait déjà Louis, sa mère voulut donner le même prénom à l'enfant qui suivit.

---

Je revins à Tunis fin octobre. Louis avait quarante jours. Ma maison de l'impasse de l'Eventail avait été blanchie, et je repris ma place au milieu des voisins qui se réjouirent de me revoir. Je ne gênais personne et rendais volontiers service.

Marie-Louise, ma compagne de Taddert-ou-Fella, était bonne à Tunis ; elle venait parfois me rendre visite. Elle avait demandé à être marraine de mon dernier fils. Elle m'avait apporté des couches et une robe de baptême. Le petit fut baptisé à Carthage. Le 1<sup>er</sup> janvier 1911, seul mon mari se rendit à Carthage pour souhaiter la bonne année aux Pères. Il continuait tous les ans à écrire ses lettres de vœux et nous recevions à cette occasion quelque argent. Le Père Dehuisseur avait glissé un billet de vingt francs dans sa lettre, le Père Baldit nous avait adressé un mandat de quinze francs, et les parrains et marraines de Saint-Dizier du linge et un peu d'argent. Nous avons pu acheter de petits costumes et de petites pèlerines pour Henri et Jean qui allaient à l'école toute proche, rue de l'Eglise.

Mais un jour, nous reçûmes une lettre du Père Boquel, économiste à Ighil-Ali. Il nous demandait de venir chercher notre fils Paul que nous avions laissé en pension : son père gagnant de bons mois, le fils n'avait pas besoin de la charité des missionnaires. Il ajoutait que nous devions nous occuper de faire construire sur le terrain que nous avait concédé la Mission, car la terre s'écroulait, et que si nous ne pouvions ou ne voulions pas bâtir, il donnerait le terrain à d'autres qui habitaient le pays et en avaient un besoin plus urgent. Mon mari sollicita un congé de huit jours et alla chercher son fils.

Quand il revint, il ramenait non seulement Paul, mais Lla Djohra, sa mère, qui s'était disputée avec Zahra. Cette nouvelle charge me fut pénible, car mon mari gagnait bien peu et les allocations familiales étaient inconnues. Il fallait tenir. Les Italiennes, mes voisines, me firent remarquer que dans le linge de ma belle-mère, mis au lavage dans ma pile, il y avait des poux. Je fis bouillir ce linge et se changer Lla Djohra.

De ce jour, je dus chercher un autre logement, les deux pièces ne nous suffisant plus, et les italiennes prenant dès mines dégoûtées. Après bien des recherches, je finis par trouver une maison grande, mais n'ayant pour ouvertures que deux portes vitrées donnant chacune sur une rue. On pouvait entrer par une rue et sortir par l'autre ; quand la porte était fermée, l'air manquait. Il y avait trois pièces de bonnes dimensions, dont une complètement sombre, et une cuisine éclairée par une lucarne de plafond. C'était un appartement fort inconfortable. J'avais

néanmoins préféré quitter l'impasse où nous étions trop à l'étroit et trop voyants. J'ai toujours craint que le monde se moque de moi.

Nous habitâmes un seul mois dans cette maison où un vol fut commis, je ne sus jamais par qui. Un ami de mon mari m'avait confié un peu d'argent que je posai tout en haut du buffet (il était impossible à un gosse de le prendre). Or, quand cet homme vint me réclamer l'argent, il avait disparu.

Je montai sur une chaise et cherchai, cherchai, demandant aux enfants, à ma belle-mère, à son neveu *Rabir* qui habitait alors avec nous, sans pouvoir découvrir le voleur. En outre, il m'était intolérable de continuer à vivre dans cette maison depuis que j'avais appris qu'un homme était subitement mort dans la pièce où je couchais ; à tout cela il faut ajouter que nous entendions tous les bruits de la maison voisine.

C'est alors que je trouvai l'appartement de la rue des Marchands d'huile. Il était au deuxième étage, il comprenait deux belles pièces, bien aérées, plus une petite, une vaste cuisine, un balcon vitré dont on pouvait ouvrir les battants en les repliant les uns sur les autres. Il était très clair ; une grande terrasse carrelée servait à étendre le linge. Une seule famille italienne habitait l'étage en dessous, mais dans la journée, ces gens étaient à leur magasin d'ameublement, sauf la vieille tante qui gardait la maison et préparait les repas.

Ce logement n'avait qu'un défaut : il était cher pour notre bourse : il fallait distraire trente-trois francs par mois d'un budget de cent-soixante-deux francs. Nous le primes quand même, le cousin *Rabir* ayant déclaré qu'il nous paierait un petit loyer s'il couchait dans la même chambre que *Lla Djohra* et les enfants. Mais il ne resta que très peu de temps, à peine un mois. Il m'apprit un jour avoir trouvé à la gare un sac à main contenant de l'argent et quelques bijoux. Avec cet argent, il espérait faire du commerce. Il demanda un permis de circulation et nous quitta.



Nous étions en 1911, l'année où les Arabes s'étaient révoltés parce qu'on avait voulu faire passer la voie du tramway à travers un cimetière musulman<sup>1</sup>. C'était aussi l'année du choléra, qui sévit durant l'été : ma

---

<sup>1</sup>. Il s'agit d'une des premières émeutes qui marquèrent la période du Protectorat.

belle-mère adorait les fruits, surtout les melons et les ligues de Barbarie ! La rue des Marchands d'huile se trouve à proximité des Souks, où l'on vendait des légumes, des fruits, de la viande et des tissus. C'est là que je faisais mes provisions. Habillée d'un peignoir à l'italienne, j'allais et venais sans aucune crainte dans ce quartier juif et italien.

Les enfants fréquentaient l'école de la rue de l'Eglise, tout près de chez nous, et le soir, sur la terrasse, nous respirions l'air de la mer ; de la fenêtre de ma chambre, je voyais loin, jusqu'au Belvédère.

La famille qui habitait l'étage au-dessous ayant déménagé, des compatriotes vinrent s'installer à sa place. Comme ma belle-mère, ils pratiquaient l'Islam et nous considéraient comme des « m'tournis » (renégats), mais leur fils, employé aux Chemins de Fer, était comme nous un converti.

Notre voisin Ali-ou-Bali se rendit en Kabylie et Lla Djohra désira l'accompagner. Pour une fois, nous tentâmes de faire du commerce : nous savions les poivrons secs hors de prix à Ighil-Ah, alors qu'à Tunis ils valaient cent-vingt francs le quintal. Nous pensâmes que ma belle-mère saurait se débrouiller et vendre ce quintal de poivrons de façon à gagner ses frais de voyage. Mon mari partit à Carthage où le Père Vincent, parrain de mon fils Louis, lui avança l'argent. Ma belle-mère s'arrangea si bien que le piment resta dans la boutique de Chlili où je le retrouvai aux vacances de 1912.

A son retour à Tunis, Lla Djohra ramena sa fille Reskia qui passa chez nous un mois ou deux, puis mon mari la reconduisit au pays. Il en profita pour visiter toute la parenté et revint fourbu.



L'année 1912 avait commencé ; les enfants et leur père étaient allés à Carthage, d'où ils avaient rapporté des sous, de la confiture, du chocolat : Jean restait bien chétif, il n'avait pas gros appétit et n'aimait pas la nourriture de la grand-mère ; Henri et Paul étaient plus robustes. Louis se présentait comme un petit colosse, mais plusieurs fois déjà il avait eu des convulsions., Aussi, aux grandes vacances, décidai-je de le mener avec ses frères en pèlerinage à Notre-Dame d'Afrique. Je devais passer par Tizi-Ouzou et m'arrêter à Tizi-Hibel pour voir ma mère que je n'avais pas revue depuis huit ans.

Nous partîmes au début de juillet. Nous avions écrit à mon beau-père de venir à Beni-Mansour à notre rencontre. Il fut fidèle au rendez-vous. Nous continuâmes la route. A Palestro nous rendîmes visite à Habtiche. Il avait maintenant une famille nombreuse, quatre petites filles et deux garçons, et sa femme attendait un autre bébé. Notre ami offrait toujours ses grands yeux intelligents et malicieux qui faisaient oublier qu'il était bossu. Il avait une belle maison au milieu d'un jardin.

De Palestro, nous gagnâmes Maison-Carrée, où nous fûmes reçus par Marie-Paule, une fille de Tagmount, filleule du Père Barthélémy qui s'y trouvait aussi ; c'est lui qui fit les frais de notre hébergement. Marie-Paule venait d'avoir un petit garçon, son logement était très petit ; elle nous offrit son lit et un bon repas. Le lendemain, je gravis le chemin qui mène au lieu saint. Je remarquai des femmes y monter les pieds nus. Nous assistâmes à la messe et je priai ardemment la Sainte Vierge de guérir mon petit Louis. On me donna une cordelière bleue avec de gros glands. Nous couchâmes encore une nuit chez Marie-Paule et nous reprîmes le train.

A l'arrivée en gare de Tizi-Ouzou, il était midi, le soleil brûlait. Nous entendîmes soudain quelqu'un crier : « Belkacem-ou-Amrouche ! » Un homme, envoyé à notre rencontre, tenait deux mulets par la bride.

Nous déjeunâmes à la gargotte et je donnai mon repas au muletier, car il était trop gras ; et quand la chaleur fut un peu tombée, nous prîmes le chemin de mon village.

Il faisait presque nuit quand j'arrivai, ma mère à ma vue s'approcha, et, en m'embrassant, me dit : « Dekhem ! » (est-ce bien toi !), je lui répondis : « C'est moi. » Je la trouvai bien changée, bien amaigrie et ses paupières me parurent flétries ; elle avait dû beaucoup pleurer. Je ne l'avais pas revue depuis l'été 1904 à Michelet. Mon frère Lâmara était en France ainsi que tous les hommes jeunes du village. Ne restaient que les femmes, les vieillards et les enfants. Je demandai à ma mère comment mon frère aîné Mohand était mort, elle m'apprit qu'il n'avait pas été longtemps malade, qu'il s'était éteint doucement sans souffrances : il laissait deux enfants de huit et quatre ans. Ma mère s'occupait d'eux car ils étaient de lits différents, et leurs mères s'étaient remariées. Ma mère, maintenant, ne pouvait plus tisser de grosses pièces, mais je vis qu'elle avait confectionné de petites couvertures avec la laine de ses brebis et de ses agneaux. Elle m'apprit que le cheikh qu'elle vénérât était mort de douleur, car deux de ses fils, l'un khodja et l'autre garde champêtre,

avaient été tués un jour qu'ils allaient à Michelet. On ne sut jamais qui les avait assassinés ! Son fils Sidi Sâadi le remplaçait et se montrait aussi bon pour ma mère que son père. Elle m'apprit également que ses enfants (la famille de Lâmara et les descendants de Mohand) avaient vendu leur maison pour en acheter une plus grande où ils habitaient maintenant, mais qu'ils s'étaient endettés pour cela. Mon frère Lâmara, en s'exilant en France, avait gagné de l'argent et payé sa part, alors que celle des orphelins restait due. Le cheikh, se substituant au père, avait payé la dette des orphelins, sans accepter d'intérêts. Comme la récolte d'huile avait été bonne, ma mère avait deux jarres pleines qu'elle vendrait dès que l'huile aurait atteint la hausse désirée. Elle paierait alors la part des petits. Nous parlâmes longtemps ; elle me dit le regret qu'elle avait de ne pas m'avoir mariée au village, car elle aurait eu la faculté de me voir plus souvent, et comme je lui répondais que tout était pour le mieux, elle me dit avoir été la grande victime du drame de ma naissance, car elle était séparée de sa famille pour toujours. Quant à Kaci (le maudit), le Bon Dieu lui avait donné deux garçons, et sa femme chantait leurs louanges en les endormant : Dieu avait pardonné sa faute à mon père. .

Malgré sa fatigue, elle allait encore chaque matin remplir les jarres des mosquées ; j'ai dû rester du jeudi au lundi. Le dimanche, j'assistai à la messe chez les Sœurs ; j'y rencontrai une ancienne fille des Sœurs des Ouadhias que son mari avait abandonnée ; elle habitait Tagmount-ou-Kherouche, avec son frère. C'est dans ce village que le père d'Alice, ma compagne de Taddert-ou-Fella, était garde champêtre. Je m'inquiétai de ma camarade auprès de la fille des Sœurs. Elle m'apprit qu'Alice n'avait pas voulu suivre la famille Masselot à Sétif où l'ancien administrateur avait été nommé sous-préfet. Mariée à un Kabyle illettré, elle faisait le même travail que les femmes du village. J'aimais beaucoup cette enfant très douce, et j'eus du chagrin qu'elle finit ainsi. Marie-Paule, à Maison-Carrée, m'avait parlé du sort de Dahbia-Maria, servante chez M<sup>me</sup> Delfau. Ce sont les dernières nouvelles que j'eus des compagnes de mon enfance ; l'année d'avant, le Père Barthélémy m'avait appris la mort de M<sup>me</sup> Achab.

Ma mère aurait bien voulu me retenir plus longtemps, mais je lui rappelai que mes autres enfants étaient à Ighil-Âli, tout seuls. Elle pleura beaucoup en m'embrassant. Je ne l'ai plus revue.

Nous revînmes par Tizi-Ouzou. Quand nous atteignîmes Allaghan, la chaleur était à son comble et j'étais malade de fatigue. Nous eûmes toutes les peines du monde à trouver un citron chez le chef de gare. J'avais tellement soif que ma langue était collée à mon palais. Des mulets nous prirent en charge et nous arrivâmes à Ighil-Ali à quatre heures de l'après-midi.

Je m'installai à nouveau dans la maison aux provisions qui maintenant était vide. Je remarquai un certain changement : mon beau-frère Mohand-Arab et sa jeune femme n'étaient plus là. Doua elle-même se trouvait chez ses parents, et mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche avait loué le café de Bouza (c'est dans cette affaire qu'il devait perdre jusqu'à la maison paternelle).

Nous fîmes creuser les fondations sur l'emplacement donné par les Pères, pour éviter les éboulements, ou que le terrain nous fût repris. A cet effet, je mis en vente mes bijoux, mon khelkhal, mes fibules et deux paires de bracelets, le tout en argent massif ; j'en retirai trois cents francs. Les maçons construisirent le mur de soutènement contre la route, ils purent élever de chaque côté un morceau de mur pour délimiter la maison.

Les poivrons que j'avais confiés à ma belle-mère pour qu'elle les vende avec bénéfice, étaient restés dans la boutique de Chlili où nul ne s'en était occupé. Je les cédaï au cousin Amar, au prix d'achat. Ce sont les dernières vacances que je passai dans la maison ancestrale.

Le Père Ingelet, qui recrutait des élèves pour les emmener aux Aïth-Yenni où il voulait fonder une nouvelle école, parla de prendre Paul avec lui. Je refusai d'abord, l'expérience d'Ighil-Ali m'ayant suffi, mais il insista tellement que j'écrivis à mon mari pour lui demander son avis. Belkacem ayant accepté, j'achetai de la laine pour tisser à Paul un burnous car il fait très froid en Grande Kabylie. Louis n'avait plus de convulsions, mais il était grognon. J'attendais un autre enfant. Henri et Jean s'amusaient avec les autres garçons du village à traquer les chats et les chiens ; Jean n'avait que six ans, il était souvent avec moi.

Entre les deux jeunes co-épouses de mon beau-père éclataient des querelles ; je m'amusais à y assister. Il y eut aussi une scène entre mon beau-père et sa femme préférée Zahra : elle lui avait donné une belle couverture de laine pour se couvrir au café et il l'avait mise en gage. Tout ce qui était vendable à la maison avait été vendu, même les outils : le grand coffre sculpté, la selle en filali brodée d'or et d'argent, la mule noire superbe, les tapis de haute laine, tout, tout avait été liquidé. Le

champ de figuiers de Barbarie avait lui aussi été sacrifié. Ne restait que le toit qui nous couvrait. Il devait la location de la salle, plus le sucre et le café que consommaient ses clients dans le commerce qui précipitait sa ruine. Taïdhelt, elle, vivait d'expédients. Beaucoup de femmes du village lui avaient remis des dépôts : les veuves qui voulaient emporter quelque chose de la maison de leur mari défunt, le lui confiaient. Une famille dont le fils avait fait faillite remisa chez elle toute la marchandise qu'elle avait pu sauver du désastre. Fatima, sa fille, rapportait de certaines maisons riches des outres pleines d'huile, en disant que c'était de l'eau.

Toutes ces malheureuses furent volées ; elles ne reçurent pas un centime, et la famille qui avait entreposé la marchandise dut intenter un procès. J'ai appris depuis que Taïdhelt avait donné à son petit-fils Dahi une somme pour monter un commerce et acheté à sa fille et à ses petites-filles des bijoux d'argent qu'elles conservèrent.



Nous revînmes à Tunis fin septembre, pour l'ouverture des écoles, ayant laissé Paul en pension aux Aïth-Yenni. Les jours succédèrent aux jours. La vie pour moi était plus difficile : ma belle-mère se trouvait avec nous depuis un an, elle avait ses habitudes qu'il fallait respecter. Quand il y avait eu, ne serait-ce qu'une petite querelle entre elle et moi ou les enfants, elle attendait l'arrivée de son fils Belkacem pour faire la tête ; elle se mettait dans un coin pour bouder. Belkacem alors disait : « Quelqu'un a fait de la peine à ma mère ! » Et il s'en allait au travail sans manger. J'avais tellement peur qu'il ne tombe malade ! Je prenais Lla Djohra à part pour essayer de la raisonner : « Toi, tu n'as que ton fils, moi je n'ai que lui, pourquoi le tourmenter ? Il est encore parti sans manger. S'il lui arrive malheur, tu seras aussi punie que moi ! » Mais elle ne m'a jamais écoutée, et j'ai dû me résigner à ne jamais la contrarier pour que son fils ne soit plus tirillé entre sa mère et moi.

Nous recevions beaucoup de Kabyles, tous ceux qui cherchaient à s'employer en ville passaient par chez nous. Il y eut Bouzid, Saïd, Mohand-Arab, parmi les parents, et même d'autres qui ne nous étaient rien.

L'année scolaire 1912-1913 nous vit encore rue des Marchands d'huile. Henri et Jean fréquentaient toujours l'école de la rue de l'Eglise,

ils s'amusaient avec les petits Siciliens, et Jean parlait leur langue comme s'il était l'un d'entre eux.

Un jour, une voisine de la rue Chaker vint me trouver. Elle me dit : « Madame Amrouche, pourquoi ne faites-vous pas inscrire vos enfants à l'Assistance ? On donne pour les fêtes des souliers, des joujoux ; je vais faire inscrire les miens, voulez-vous venir ? » Je l'accompagnai. Nous attendîmes notre tour. Enfin nous nous fîmes inscrire. A quelque temps de là eut lieu une distribution de jouets, et nous y allâmes, M<sup>me</sup> Christaud et moi. Je ne rapportai qu'un tambourin. J'avais perdu un après-midi, charrié mon fils pour si peu. A Noël, mes enfants obtinrent des souliers à semelle de carton qu'ils ne mirent jamais. C'est la première et dernière fois que je demandai quelque chose.

Je n'avais pas de machine à coudre à cette époque et c'est à la main que je fis la layette du bébé que j'attendais. Les Souks étaient pleins de toutes sortes de tissus, mais je choisis ceux qui coûtaient le moins cher. Louis était toujours grognon, c'était encore un bébé qu'il fallait porter sur le dos. Jean était maigre et difficile pour la nourriture ; seul Henri paraissait bien portant, mais lui-même tombait souvent malade : sans doute la maison était-elle insuffisamment aérée et la nourriture défec-tueuse, car, ma belle-mère ayant déclaré que le pain français ne la rassasiait pas, nous achetions de la semoule et nous pétrissions le pain ou la galette à la maison. Les enfants n'aimaient pas cela, mais nous n'avions pas les moyens de faire deux cuisines.

Ma fille Marie-Louise-Taos naquit le 4 mars 1913, c'était la seule fille sur cinq garçons. Les enfants allaient à l'école, mon mari au bureau. Au pays, le voisin Chlili surveillait les travaux de la maison d'Ighil-Ali. Le mur d'enceinte avait absorbé beaucoup d'argent, mais les travaux se poursuivaient malgré les difficultés.



Paul avait réussi au certificat d'études. Aux vacances, nous partîmes en Kabylie. Nous allâmes dans notre nouvelle maison qui n'était pas encore finie. Le carrelage n'était pas posé et les portes, trop basses, étaient à refaire. Mais nous avons un refuge, le « Foyer kabyle », société fondée l'année précédente par le Père Baldit, nous avait avancé les fonds, remboursables en dix ans.

Je pris l'une des chambres du rez-de-chaussée, et ma belle-mère et sa fille Reskia l'autre. Je n'insisterai pas sur ce que furent ces vacances où je ne pouvais contenter personne, ni ma belle-mère Lla Djohra, ni sa fille, ni la famille de ma belle-mère, ni mes enfants, ni moi-même. Je les vécus cependant en essayant de ménager tout le monde, pour que mon mari n'ait pas de chagrin... J'ai tout de suite reconnu que ma belle-sœur était tuberculeuse, tant elle me rappelait sa sœur Ouahchia quand elle s'était installée chez nous, au début de mon mariage, mais cela aurait été un drame si j'avais osé le déclarer à sa mère. Nous usions des mêmes ustensiles que la malade, mes petits enfants et moi. Quand on préparait la nourriture, ma belle-mère servait d'abord copieusement sa fille le reste, nous devions nous en contenter, Lla Djohra, mes enfants et moi. Parfois même une tante mangeait et couchait chez nous. Paul, rentré des Aïth-Yenni, faisait la corvée d'eau, et tous les samedis, le marché. J'achetais du bois autant que je pouvais, et je remarquais qu'il y avait des fuites, des fuites dans tout : dans le grain, dans le sucre, dans le bois, mais je ne surprénais jamais personne. Les vacances passèrent enfin, mais Jean avait mal aux yeux, Henri était atteint d'une mauvaise fièvre, Louis encore bébé et Marie-Louise-Taos au berceau. Ma belle-mère se refusa à rentrer avec nous à Tunis. Elle et sa fille Reskia s'installèrent dans la maison ancestrale, au village d'en haut. Et je louai l'étage de notre maison du village chrétien au cantonnier Lespinasse qui devait y habiter avec ses trois enfants.